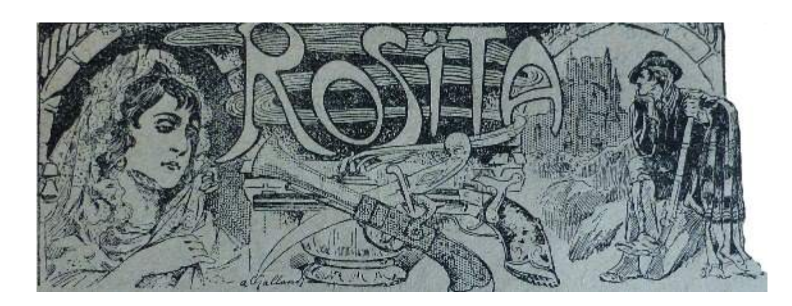


LE CRIME DE JEAN MEYRAC

L'homme était dans son sang, la tête fracassée... (Voir page 2).





PREMIÈRE PARTIE
La Fille du Grand d'Espagne

RÉSUMÉ DE CE QUI PRÉCÈDE

Rosita, fille du comte Emanuel, aime le médecin français Carterot. Elle le fait venir au château pour soigner son père, auprès duquel sont déjà trois médecins espagnols, complices des noirs projets du notaire Gasparino Cortejo, de la mère Clarisse et du jeune comte Alfonzo. Carteret échappe au guet-apens que *lui tendent les ennemis du comte Emanuel. A son tour, Rosita est assaillie par des bandits avec son amie l'Anglaise Amy Lindsay ; elles sont sauvées par un jeune brigand qui se fait appeler Alfred de Sautreville, mais qu'on nomme Mariano. Le jeune homme se croit le véritable fils du comte Emanuel.*

CHAPITRE III

(Suite).

Rosita répondit à sa place.

— Tu viens trop tard pour les écraser. Tu n'aurais pas dû fuir d'abord.

— Fuir ! ai-je fui, señorita comtesse ? demanda-t-il d'un air embarrassé.

— Naturellement ! et tu t'es caché !

— Il le fallait!

— Pourquoi donc ?

— Je ne voulais pas me laisser tuer. J'ai fui et me suis caché, pour vous venir en aide au moment propice.

— Tu as un singulier moyen de nous protéger, dit-elle en souriant. Malheureusement ton secours tant vanté vient trop tard. Voilà les deux hommes vaincus. Qui sont-ils ?

Le domestique de Mariano avait mis pied à terre et débarrassait les deux morts de leurs capes. L'un des bandits n'était pas reconnaissable, car sa figure était en sang. Mais quand il eut enlevé le manteau de l'autre, le portier s'écria :

— Bon Dieu ! c'est notre fugitif ! Le reconnaissez-vous, doña Rosita ?

— Certainement, dit la comtesse. Il n'a pas profité longtemps de sa liberté !...

Elle était trop préoccupée par cette découverte pour observer les deux hussards. Ceux-ci s'étaient penchés sur le mort. Le domestique murmura :

— Mille diables ! c'était Henricard !

— Chut ! fais semblant de rien savoir, dit Mariano.

— Puis il se redressa et demanda à la comtesse :

— Vous connaissez cet homme, doña ?

— Oui ! il faisait partie d'une bande de brigands qui a attaqué un hôte de notre château hier soir. Il a été pris, et quatre d'entre eux ont été tués. Mais un cinquième s'échappa.

Le jeune homme lança un regard significatif à son domestique et reprit :

— Alors cet homme est celui qui avait réussi à s'échapper. Il faut avertir la police.

— Où, señor ?

— A Pons, cet endroit dépend encore du territoire de la ville.

— Et nous ? Qu'allons-nous faire avec notre voiture et nos pauvres chevaux ?

— Je vous demande la permission de vous reconduire à Rodriguanda ! Volontiers, señor ! mais nous n'avons pas de chevaux !

— Nous en avons deux, nous allons les atteler et quitter ce lieu, tandis que mon domestique et vos gens resteront ici, pour faire le nécessaire auprès de la police et surveiller les cadavres en attendant qu'on vienne les enlever. Ils pourront ensuite prendre une voiture de louage.

— Cette proposition est la meilleure, señor, dit Rosita. Vite, vous autres, dételez ces chevaux morts, j'ai hâte de partir d'ici !

Les deux chevaux des brigands furent bientôt attelés. Le lieutenant sauta sur le siège, Alimpo s'approcha de la portière et demanda sur un ton de prière :

— Voulez-vous m'accorder une grâce, comtesse ?

— Laquelle ?

— Dites à mon Elvira que je n'ai pas été tué, et que la victoire nous est restée !

— Je le ferai, Alimpo, promit-elle.

Le lieutenant fut sur le point de lâcher les rênes.

— Elvira ! Alimpo ! c'étaient les noms restés dans sa mémoire. Se trouvait-il vraiment sur la bonne piste ?

— J'avertirai tout de suite la police, dit le portier. Il faut que les autorités soient prévenues de pareille attaque.

Au nom d'Alimpo, Mariano venait de reconnaître l'homme qui l'avait si souvent tenu dans ses bras et bercé sur ses genoux.

Mais il ne put s'abandonner à ses pensées. La comtesse donna le signe du départ.

Le portier suivit longtemps des yeux la voiture, puis il se tourna vers le brigand domestique et demanda :

— Vous êtes le domestique de cet officier ?

— Oui !

— Peut-on savoir son nom ?

— C'est le lieutenant Alfred de Sautreville.

— Un Français, n'est-ce pas ?

— Oui ! notre régiment est à Paris.

— Mais vous parlez le catalan, comme si c'était votre langue maternelle. Que faites-vous en Espagne ?

— Hum ! On ne peut guère le dire, reprit le brigand d'un ton suffisant. C'est une mission diplomatique qui nous a amenés ici.

— Ah ! s'écria Alimpo. Alors, votre lieutenant est un diplomate ?

— Oui !

— Tonnerre. Si jeune et déjà diplomate et officier par-dessus le marché, un officier digne de la plus haute estime. Regardez comme il a arrangé cet homme.

Et se tournant vers le cocher, il continua :

— As-tu bien regardé ce señor de Sautreville ?

— Qui !

— Qu'as-tu remarqué ?

— Rien !

— Bah ! tu dois pourtant avoir remarqué quelque chose !

— Quoi donc ?

— Depuis combien de temps es-tu en service chez le comte Emanuel ?

— Depuis plus de trente ans.

— Alors, tu l'as connu lorsqu'il était jeune ?

— Certainement !

— Bien ! reporte-toi à ce temps-là et compare ce qu'était le comte il y a trente ans avec ce lieutenant de Sautreville. Ne t'aperçois-tu de rien ?

— Non ! répondit le cocher en hochant la tête, abasourdi.

— Tu es un âne ! As-tu compris ?

— Oui, répondit l'autre de l'air d'un homme à qui l'on vient de faire une politesse. . . . .

Entre temps, la voiture roulait dans la direction de Rodriguanda.

Rosita se demanda à quel mobile attribuer l'agression des brigands. Amy, elle, ne quittait pas des yeux le jeune homme assis sur le siège du cocher.

Comme il avait promptement maîtrisé les deux malfaiteurs ! et comme son regard flamboyait alors !

Elle ferma les yeux pour le revoir en pensée an moment de l'attaque. Aucune parole ne fut échangée jusqu'à ce qu'on atteignit le village et le château.

Devant la grille, un homme grand et maigre examina avec curiosité les arrivants.

— Qui est cet homme ? demanda Amy.

— C'est le señor Gasparino Cortejo, notre notaire, répondit Rosita.

Mariano entendit — Gasparino était l'homme qui avait commandé la substitution des deux enfants.

Et sur la grille du château, Mariano aperçut les armoiries du comte taillées en grand dans la pierre : la couronne et les initiales R. et S.

Le somptueux bâtiment lui fit une impression étrange. Il lui sembla qu'il se trouvait revenu au lieu des rêves de son enfance. Il mit pied à terre avec l'impression que la vie allait changer complètement.

CHAPITRE IV

UN RAPT

Quand le lieutenant eut mis pied à terre, pour offrir son aide aux deux dames (aucun domestique ne se trouvant là), le regard sombre du notaire s'arrêta sur le jeune homme.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura-t-il. Qui est cet homme ? Quelle ressemblance ? C'est tout à fait le comte Emanuel il y a trente ans. Est-ce un hasard ?

Les yeux de l'officier ne se posèrent qu'un instant sur lui, mais il lui sembla que ce regard contenait une interrogation pleine de menaces.

Les deux jeunes filles gravirent les marches du perron. Le notaire alla au-devant d'elles en souriant obséquieusement. Il s'inclina profondément et dit à la comtesse :

— Je suis heureux de pouvoir vous saluer le premier. Puis-je vous prier de me présenter à ce monsieur, comtesse ?

— Volontiers !

Quand elle prononça le nom de Gasparino Cortejo, un singulier regard du lieutenant se fixa de nouveau sur le notaire. Lorsque celui-ci entendit le nom de Alfred de Sautreville, une expression de soulagement se peignit sur son visage d'oiseau de proie. Cet officier était un Français ! cette ressemblance qui l'intriguait était donc due au hasard.

Du château on avait remarqué l'arrivée de l'équipage. Le comte Alfonzo, le docteur Carteret, et la mère Clarisse accoururent pour saluer les voyageurs. On remarqua les chevaux étrangers. Alfonzo demanda des explications.

— Le señor de Sautreville a eu la bonté de nous prêter ses chevaux. Les nôtres ont été tués, expliqua Rosita.

— Tués ?... demanda le notaire surpris ; comment ?... Par qui ?...

— Par l'homme qui nous a échappé cette nuit.

Elle raconta ce qui s'était passé. Tout le monde l'écouta avec grand intérêt. On remercia vivement le jeune officier de la part qu'il avait prise à l'aventure. Cortejo lui tendit la main. Il était heureux de la mort des deux brigands, n'ayant ainsi rien à craindre des complices de sa faute... il dit avec, importance :

— Il faudra faire sans retard une sérieuse enquête. Les magistrats sont là... Le procureur est en ce moment auprès du comte ! Ces messieurs n'attendent plus que le rapport de la comtesse quant à l'agression d'hier. Ils pourront partir sur-le-champ pour Pons.

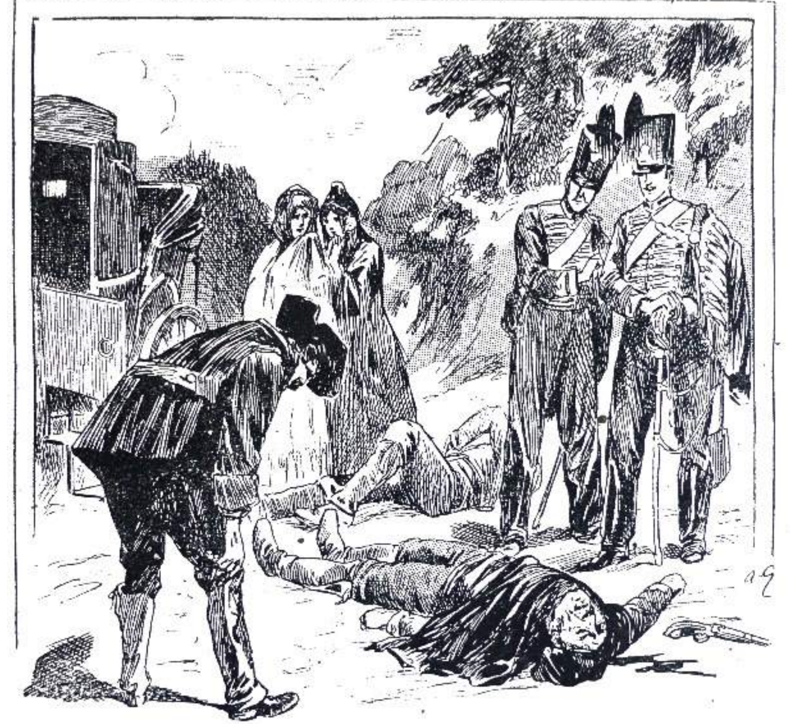
On se rendit aussitôt auprès du comte qui souhaita la bienvenue à l'amie de sa fille et remercia chaleureusement le jeune officier du grand service qu'il avait rendu aux voyageuses et à lui-même...

— Oh ! je vous en-prie ! se défendit Mariano. Je n'ai aucunement fait acte d'héroïsme. Je n'ai sauvé, en somme, que la bourse et non la vie de ces dames.

— Non, dit Rosita, nous vous devons vraiment la vie. Nous ne voulions pas donner notre argent et les deux misérables se disposaient déjà à nous tuer.

Le vieux comte dit alors :

— Regardez-vous ici comme à la maison, señor ! Nous ne vous laisserons pas de sitôt quitter Rodriguanda. Mariano fit un signe de refus.



Mille diables, c'est Henricard !

— J'ai fait mon devoir en vous accompagnant jusqu'au château, répondit-il, mais je ne puis abuser de votre bonté.

— Vous n'abusez nullement, dit vivement le comte. Vous nous obligerez infiniment en acceptant notre invitation. Je compte que vous vous reposerez chez nous avant de continuer votre voyage. On va vous faire préparer une chambre.

Ce n'était pas simplement la politesse qui poussait le comte à insister. Il ne pouvait voir l'officier, mais le son de sa voix l'impressionnait singulièrement.

Le notaire comparait les traits des deux hommes et se disait qu'ils se ressemblaient de façon frappante. Il se promit de chercher à expliquer cette bizarrerie.

Après quelques moments de causerie, on se sépara et un domestique conduisit le lieutenant à l'appartement qu'on lui avait réservé. Cet appartement comprenait trois pièces, une antichambre, un salon et une chambre à coucher. Il déposa son épée au salon et entra dans la chambre à coucher pour faire sa toilette. Il y trouva la portière qui était venue voir si tout était en ordre.

Au bruit de ses pas, elle se tourna vers la porte. Elle savait que son nouvel hôte était un officier français, et se disposait à le saluer par une belle révérence. En le voyant, elle oublia la révérence. Elle le regarda avec de grands yeux et s'écria :

— Dieu du ciel, c'est le comte Emanuel !

Cette exclamation fit une telle impression sur Mariano qu'il recula d'un pas. Il reconnaissait cette femme, il avait dormi sur ses genoux et avait souvent regardé cette bonne grosse figure.

— Elvira ! N'est-ce pas, vous êtes la portière Elvira !

— Oui, répondit-elle haletante. Vous me connaissez, señor ?

— Oui !

— Comment cela ?

— J'ai entendu votre mari parler de vous. Mais dites-moi pourquoi vous m'appelez le comte Emanuel ?

— Señor, c'est extraordinaire ! Vous ressemblez trait pour trait au comte Emanuel quand il avait vingt ans.

— Vraiment ! C'est un fait assez rare mais qui se rencontre quelquefois

— Oh ! pas à ce point ! señor ! Si mon Alimpo vous voyait !

— Il m'a, vu !

— C'est vrai, puisque vous venez de me dire qu'il vous a parlé de moi.

— La comtesse Rosita vous a-t-elle dit qu'il vous envoyait des tendresses.

— Non ! il l'en a chargé ?

— Oui !

Le visage de la bonne femme devint radieux. Elle dit les yeux brillants :

— C'est bien lui, cela ! il me fait transmettre ses pensées ! C'est gentil de sa part. C'est tout ce qu'il a dit pour moi ?

— Non, il nous chargeait aussi de vous dire qu'il est en bonne santé.

— Mon Dieu ! c'est vrai. J'ai entendu le domestique parler d'une attaque. Quelle chance pour notre bonne comtesse de s'être trouvée sous la protection de mon mari !...

— En effet ! répondit Mariano en souriant. Il vous fait dire qu'il a vaillamment lutté et vaincu.

— Je le crois bien ! Mon Alimpo est vaillant. Il est d'une audace incroyable. Je serai obligée de le retenir ! Quant à vous, señor, voulez-vous me suivre ? je vous montrerai le portrait du comte qui est dans la galerie. Il date de l'année de la naissance du petit Alfonzo. Vous verrez que vous lui ressemblez trait pour trait. Mais d'abord, reposez-vous. Vous avez lutté contre les brigands, vous devez être exténué.

Elle voulut se retirer, il la retint et lui dit :

— Voulez-vous être assez aimable pour répondre à quelques questions ?

— J'ai toujours le temps pour vous ! et pour le docteur Carteret.

— Le docteur étranger ?

— Oui !

— Quelle sorte d'homme est-ce ?

— Oh ! un homme ! un homme... presque aussi brave que mon Alimpo. Il vient de Paris et il rendra la vue au comte. Les médecins les plus célèbres ont dû lui céder le pas. Hier il a été attaqué lui aussi par des brigands.

— J'ai entendu parler de cela, mais pourquoi cette agression ? voulait-on l'assassiner ?

— Je ne sais pas !

— Il a peut-être un ennemi ?

— Lui ! un ennemi ? Non, sûrement non ! Tout le monde doit l'aimer Mariano réfléchissait à cette histoire. Il était de toute évidence que le capitaine y avait trempé, mais alors quelqu'un devait avoir intérêt à la mort du médecin. Ce château de Rodriguanda était plein de sombres mystères qu'il fallait éclaircir.

— Je resterai ici quelque temps, je pense, le comte insistant pour me retenir, continua Mariano. Il est donc excusable que je m'informe au sujet des habitants du château. Voulez-vous me renseigner un peu ?

— Volontiers, señor !

— D'abord, ce señor Gasparino Cortejo. Quelle sorte d'homme est-ce ?

— Pour être franche, je dois vous dire que personne ne peut le souffrir. Il gère depuis longtemps les affaires du comte, c'est son bras droit dans les affaires. Il est hautain et renfermé. On croit qu' il tire profit de la confiance du comte. Mon Alimpo le dit aussi.

— Et cette doñia Clarisse ? continua Mariano.

— C'est une chanoinesse. Elle est depuis quelque temps ici comme duègne de la comtesse. Elle est très pieuse et se plaît beaucoup dans la société de Gasparino. On ne l'aime pas non plus au château.

— Et le jeune comte ?

— Il n'est ici que depuis quelques jours. Il était au Mexique auparavant.

Au Mexique ! Depuis quelle époque résidait-il dans ce pays ? Il était encore enfant lorsqu'il partit.

Ah ! c'est étrange ! Comment a-t-il pu se faire que le comte ait envoyé si loin son héritier... son fils unique ?

— Oh ! señor, certaines circonstances ont obligé le comte a se séparer de son fils.

— Il a fallu, en effet, des circonstances graves. Est-il indiscret de vous demander de les connaître.

— Certainement non, señor ! Tout le monde les connaît ! Mon Alimpo le dit aussi. L'oncle du comte, don Fernando, étant de la branche cadette, n'avait point de part à la succession. Il réunit ce qu'il possédait et se rendit au Mexique. Il y acheta une propriété et devint à la fin tellement riche qu'il ne connaissait pas le chiffre de sa fortune ! Il n'était pas marié et se proposait d'instituer pour son légataire le deuxième fils de notre comte. Mais il posa pour condition que l'éducation de cet enfant lui fût confiée. Don Emanuel accepta, parce qu'il s'agissait d'une fortune considérable.

— Cet enfant fut envoyé au Mexique ?

— Oui, señor !

— Cela remonte à longtemps, dites-vous ?

— Je me rappelle encore très bien cette date, c'était justement le jour de la fête de mon Alimpo, le 1er octobre 18...

Les yeux de Mariano s'agrandirent. Son pouls battit plus vite, mais il se contint et demanda :

— Ce garçon se nommait donc Alfonzo ?

— Oui !

— On vint le chercher ici ?

— Oui. señor !

— Qui ?

L'homme de confiance de don Fernando,

— Quel était le nom de cet homme ?

— Petro Arbellez. J'ai retenu ce nom bizarre.

— Personne d'autre n'a accompagné l'enfant ?

— Seulement sa nourrice.

— Comment s'appelait-elle ?

— Maria Mermoyes.

— Où s'embarquèrent-ils ?

— A Barcelone. Le comte et la comtesse les accompagnèrent jusque là. J'étais aussi du voyage.

— Ils allèrent jusqu'au bateau ?

— Non ! Le départ fut retardé par une tempête. Le Mexicain attendit deux jours dans un hôtel.

— Vous ne savez pas le nom de cet hôtel ?

— Si. señor ! « Au Grand Homme ».

Les renseignements concordaient exactement avec le récit du mendiant. Mariano eut mille peines à maîtriser son émotion. Il demanda, s'efforçant de paraître indifférent :

— Le señor était-il déjà au service du comte à cette époque ?

— Oui !

— Il n'est pas marié ?

— Il l'a été, sa femme est morte...

— A-t-il des enfants ?

— Non, señor !

Ne savez-vous pas s'il a des parents qui ont des enfants ?

— Il n'a ni parents, ni enfants à ma connaissance.

— Don Fernando est-il encore au Mexique actuellement ?

— Non, señor. Il est mort il y a deux ans.

— Et Alfonzo a hérité de lui ?

— Oui ! señor. II est devenu immensément riche...

— Vous disiez que don Emanuel a eu deux fils ?

— En effet, mais l'aîné mourut presque aussitôt, après le départ d'Alfonzo. Il fut emporté par la fièvre, à Madrid, où il était a l'école militaire. Alfonzo est son fils unique. Il héritera de la couronne de comte.

— Le comte Alfonzo me paraît ressembler étrangement au señor Gasparino et à doña Clarisse.

— Vous avez donc remarqué cela, vous aussi, señor ?

— Cette ressemblance est frappante.

— Oui ! mon Alimpo le dit aussi.

— Aime-t-on beaucoup don Alfonzo ici ?

— Non ! c'était un gentil petit garçon et je l'ai beaucoup porté dans mes bras. Mais il a bien changé au Mexique. Il se plaît mieux dans la société de Cortejo et de la mère Clarisse qu'avec son frère et sa sœur.

— Hum ! et doña Amy Lindsay, la connaissez-vous ?

— Oui ! c'est une Anglaise, notre jeune comtesse l'aime beaucoup. Son père doit être très riche. Je n'en sais pas davantage.

— Je m'arrête de vous questionner, car je dois vous paraître curieux ! je vous remercie, señora.

— Permettez-moi de vous adresser aussi une question, señor ?

— Faites !

— Les Rodriguanda sont peut-être vos parents ?

— Non ! mon nom est Sautreville.

— Alors les Sautreville sont peut-être alliés aux Cordobilla. La mère de notre comtesse était une Cordobilla.

— Nullement ! nous ne sommes pas parents, du tout.

— Alors, votre ressemblance est tout à fait inexplicable, conclut la bonne femme. Pourriez-vous me dire aussi, señor, si mon Alimpo reviendra bientôt ?

— Sûrement ! aujourd'hui même !

— Je vous remercie, señor, je m'en vais à présent. Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à sonner.

Elle sortit. Mariano arpenta la chambre avec agitation. Ce qu'il venait d'apprendre était bien de nature a le bouleverser. Si cette ressemblance dont on lui parlait était justifiée, il était donc le fils du comte Emanuel, le véritable héritier de Rodriguanda, le frère de la comtesse Rosita. Et cet Alfonzo n'était alors qu'un intrus. Le notaire seul eût pu dire qui il était en réalité. Le capitaine le savait peut-être aussi.

Mais dans quel but l'envoyait-on à Rodriguanda ? Mariano ne pouvait le comprendre. S'il était vraiment le fils du comte, n'était-il pas dangereux de l'en approcher ? Un hasard quelconque pouvait faire découvrir le mystère.

(A suivre.)